

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 125 (1980)
Heft: 11

Artikel: Gonzague de Reynold a renouvelé le "discours" patriotique
Autor: Weck, Hervé de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344324>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A l'occasion d'un double anniversaire...

Gonzague de Reynold a renouvelé le «discours» patriotique

par le capitaine Hervé de Weck

On célèbre cette année un double anniversaire: les dix ans de la mort et le centenaire de la naissance de Gonzague de Reynold. En effet, le 9 avril 1970, cet écrivain fribourgeois s'éteignait à l'Hôpital des Bourgeois de sa ville natale. Dans un article nécrologique, le professeur Roland Ruffieux écrivait: «Inclassable selon les genres littéraires ou les catégories scientifiques du XX^e siècle. Telle est la première impression que recueille celui qui parcourt les quelque cinquante volumes (...) constituant l'œuvre de Gonzague de Reynold. (...) Poète, critique littéraire, historien et même philosophe de l'histoire, essayiste ardent à la polémique, mémorialiste, Gonzague de Reynold a été tout cela sans se laisser enfermer. Moins qu'un homme de lettres, il a été semeur d'idées, un de nos rares idéologues romands (...).» S'il fut un grand défenseur de l'union européenne, il a aussi renouvelé l'expression du patriotisme suisse, au moment où régnait en Suisse romande une versification incolore, farcie de bonnes intentions morales, religieuses et civiques, fatales à un lyrisme véritable. «Avant Reynold, il y avait une Suisse, vénérable mais empoussiérée, abstraite, lieu géométrique de lieux communs; après lui, il y a une Suisse concrète, vivante, pleine de suc et haute en couleur.»¹

A une époque où, à l'ombre de Sartre, Jean Genêt et Boris Vian sont des héros, Ionesco et Beckett des maîtres de vie, à une époque où sévit le pharisaïsme du réfractaire et un snobisme d'anarchie, osons, malgré tout, rappeler la mémoire d'un intellectuel qui a voulu servir son pays.

Un patricien qui se veut soldat

Gonzague de Reynold naît le 15 juillet 1880 dans une famille qui s'est illustrée au service de France. D'emblée, sa santé se révèle très délicate; cette déficience le marquera profondément, car il a conscience

¹ Alfred Berchtold, *La Suisse romande au cap du XX^e siècle*.

d'appartenir à un milieu de militaires et se sent un tempérament de soldat: «Hélas! l'honneur est lourd aux épaules débiles. Je n'ai rien d'un guerrier (...).»² Reynold ne se battra qu'avec une plume. De plus, il souffre d'être rejeté à Fribourg, à cause de ses origines patriciennes; il règne en effet dans le canton une sourde hostilité envers l'ancienne élite politique. Ce sentiment d'isolement ne diminuera pas le patriotisme du jeune homme, parce que son oncle du côté maternel, le commandant de corps Arthur de Techtermann³, exerce sur lui une grande influence. Il lui explique, cartes en main, les grandes batailles, mais dépasse l'histoire militaire pour aborder celle de la société et de la civilisation. «Je lui dois de connaître mon pays, de le comprendre ce pays et de l'aimer.»⁴ Cette attitude se révèle dans les articles que Reynold publie, dès 1904, dans *La voile latine*, une revue qui met en évidence l'apport des artistes suisses.

La Première Guerre mondiale éclate; dans ses textes, Reynold, qui n'a pas été incorporé dans l'armée pour raisons de santé, exprime l'immense tristesse d'un homme qui ne peut pas faire son devoir et qui regarde les régiments partir pour la frontière. Cette impression d'inutilité disparaît lorsqu'il crée, sur l'initiative du général Wille, le Bureau des Conférences de l'Etat-major de l'Armée qui deviendra, durant la Seconde Guerre mondiale, la section Armée et Foyer. Reynold le dirige d'août 1914 à avril 1916. Cet organisme a pour but de maintenir le moral d'une armée non combattante par des activités intellectuelles et d'empêcher l'agrandissement du fossé entre les communautés linguistiques. L'écrivain fribourgeois prend donc une position qu'il explique dans une lettre à Karl Spitteler, datée du 30 décembre 1914: «(...) je m'efforce de juger les événements à un point de vue spécifiquement suisse et n'ai qu'un désir: travailler de toutes mes forces au rapprochement de la Suisse germanique et de la Suisse latine.»

Pendant le conflit, Reynold s'impose une discipline quasi militaire. Il ne formule pas la moindre critique pour ne pas rendre plus lourde la tâche des autorités. Il ne cherche pas à se singulariser, mais rentre dans

² «Mon pays» dans *La voile latine*, janvier 1908.

³ Né en 1841, il est nommé colonel en 1880, brigadier en 1887, divisionnaire en 1891 et commandant de corps en 1898. Il occupe cette fonction jusqu'en 1909. De 1873 à 1881, comme conseiller d'Etat, il dirige le Département militaire fribourgeois; de 1875 à 1881, il siège à Berne comme conseiller national. Il meurt en 1909.

⁴ «Souvenirs d'autrefois» dans *Les feuillets*.

le rang pour contribuer, avec tous ses concitoyens, à soutenir les hommes chargés du pouvoir. Ce qu'il écrit en 1918, dans une brochure intitulée *La Nouvelle Société Helvétique*, en apporte la preuve: «A une heure de crise, l'idée de patrie tend plus ou moins à se confondre avec celle du gouvernement qui la régit. C'est un principe de morale politique, les devoirs qui en découlent sont impérieux et clairs. Ils interdisent (...) à chaque citoyen une opposition systématique (...) et lui imposent l'obligation de soutenir, tout en l'éclairant, le pouvoir légal.» Cette attitude montre une noblesse de caractère assez rare chez les intellectuels et les gens de lettres. Reynold adoptera d'ailleurs systématiquement cette position en période de conflit, même pendant la guerre froide, quand il fait lire ses manuscrits par le conseiller fédéral Petitpierre pour que celui-ci puisse y apporter des corrections, au cas où les thèses de l'auteur se montreraient préjudiciables à la politique étrangère de la Suisse.

Alors qu'il se trouve au Bureau des Conférences de l'Armée, Reynold encourage Gustave Doret à se vouer à la rénovation des airs militaires et des chansons de troupe; cette réforme va aboutir à *La gloire qui chante*, fruit de la collaboration de Lauber et de Reynold. Dans ce spectacle, une chanson forme le sujet de chaque tableau historique que des textes viennent relier les uns aux autres. *La gloire qui chante* sera donnée cent trente-cinq fois jusqu'en 1935.

Dès 1939, le patricien fribourgeois «repré-nd du service», entreprenant, sous l'égide d'Armée et Foyer, des tournées de conférences destinées à éviter le défaitisme. Il veut expliquer à ses auditeurs ce que sont l'Europe et la Suisse. *La gloire qui chante* est à nouveau représentée, tandis que *La cité sur la montagne* est montée dans des décors de Cingria. Reynold, qui a toujours regretté de ne pas être officier, reçoit le commandement d'un arrondissement territorial. Il explique lui-même comment il a voulu contribuer à la «défense globale» de son pays: «Voulez-vous que je vous apprenne ce que c'est, un écrivain, un artiste suisse? Un talent qui n'émigre pas. Un génie en qui la cité s'incarne (...) Un artiste qui ne rougit point d'avoir de la glèbe paysanne incrustée aux lignes profondes et puissantes de ses mains. Un poète qui ne rougit point d'aller voter ou d'être officier dans un bataillon de milice.»⁵

⁵ *Cités et Pays suisses.*

Reynold, lorsque le conflit s'achève, peut s'enorgueillir d'œuvres qui permettent aux politiciens de ne plus tomber dans des «discours de cantine». Il a renouvelé le chant patriotique en adaptant *La Bérézina*, un texte allemand à l'origine; il a renouvelé le genre de la pièce commémorative avec *Laupen, Morat, Marignan*; il a montré une Confédération attachante, paradoxale, avec *Cités et Pays suisses*; il a retrouvé des accents vrais pour parler des premières alliances dans *Contes et légendes de la Suisse héroïque*; il n'a jamais refusé sa collaboration à des ouvrages collectifs de circonstance, destinés au grand public. Nombre de ses livres ont connu plusieurs rééditions. Depuis lors, les orateurs qui parlent des destinées de la Suisse empruntent souvent des développements à l'œuvre de Reynold, sans indiquer leurs sources; il en va de même pour les chroniqueurs. Cette omission indique que ces gens ont si bien assimilé l'œuvre du patricien fribourgeois qu'ils ne pensent plus à rendre à César...

Histoire, légende et poésie

«Le passé met une main chaude sur ma main. J'entends la constance de la patrie mener son cours au-dessous de nos volontés particulières comme une volonté incorruptible.»

Montherlant
Les Olympiques

Reynold refuse que l'histoire et la poésie continuent à vivre séparées. Le lyrisme ne peut-il pas renforcer l'autorité du chercheur? Serait-il défendu de donner une forme poétique et mythique à des faits scientifiquement contrôlés? Au classicisme latin, l'auteur de *Cités et Pays suisses* se plaît à ajouter la légende et la féerie. Durant toute sa carrière, il poursuit un but qui semble bien résumé dans l'épigraphe de son livre *Bodmer et l'Ecole suisse*: «On ne peut rien faire de plus utile que de donner à sa nation une haute idée d'elle-même. C'est par fierté qu'un peuple doit se dévouer à sa patrie.» En 1919, Charly Clerc pouvait déjà lui déclarer: «Vous avez trouvé votre rôle — chroniqueur, barde et prophète.»⁶

⁶ *Semaine littéraire.*

En 1915, dans *Les bannières flammées*, Reynold tient à évoquer les fortifications du Saint-Gothard. Ces vers, on les considérera comme une tentative qui trouvera son aboutissement, un peu plus tard, dans *Cités et Pays suisses*:

«Le fort aux murs d'acier qui garde le passage,
à ce chaos des rocs sait imposer sa loi:
redoutable, immobile, il est la noble image
d'un esprit qui connaît son devoir et son droit.»

En effet, le barde ne va pas tarder à émouvoir; on pourrait même se demander si les œuvres de Reynold les plus valables au point de vue littéraire ne sont pas celles qui font toucher du doigt ce qui apparaît comme les fondements de la Suisse. *Cités et Pays suisses* contient un poème en prose consacré — sujet difficile s'il en est — à l'armée. En 1940, ce texte rythmé par une chorale faisait verser des larmes, même à des soldats peu disposés à ce genre d'exercice:

«C'est une très petite armée — quatre ou cinq cent mille hommes — immobile et debout aux frontières fermées, le pied sur la limite et la main sur la borne. (...)

Elle est la fille, cette petite armée, du peuple et de la terre (car le peuple et la terre sont une même chair). Le premier enfant, la fille aînée: la fille robuste aux bras musclés et forts, qui, chaque soir, fait sa ronde dans la maison, détache le matin, verrouille les portes, ferme les fenêtres et cache, avant de s'endormir, sous l'oreiller, la clef du coffre et du trésor. (...)

Mais derrière la petite armée entendez-vous frémir une multitude héroïque: tous les morts anxieux qui soulèvent dans la nuit les dalles de leurs tombes?

Ceux du Morgarten qui faisaient rouler sur les cavaliers des blocs sourds et des troncs sonores; ceux de Saint-Jacques, les semeurs de roses, et ceux de Sempach, les briseurs de lances; ceux qui, soufflant du cor, attaquèrent à Grandson; ceux qui attaquèrent à Morat en chantant; (...) et tous ceux qui s'en allèrent, de bataille en bataille, à travers le monde avec du sang à leurs talons.

Petit pays, grande patrie; petite armée et grand courage: tout un peuple debout, qui attend son heure devant son histoire et sa terre.»

L'historien doit être un semeur d'idées

Reynold historien sème des idées; il se veut aussi un «directeur de conscience» pour ses concitoyens et doit donc se placer à un niveau

plus élevé que ceux qu'il conseille. Il est comme un veilleur sur une tour. Notre auteur affectionne particulièrement cette image, car il est conscient de la valeur de la tradition: «Pourquoi éprouvons-nous un tel besoin de nous relier au passé? Serait-ce un signe de faiblesse, le signe que notre capacité créatrice se trouverait affaiblie? Non, mais un signe de force et de vitalité, d'intelligence et de sagesse. (...) on ne saurait prendre d'élan vers l'avenir sans avoir le passé pour appui, pour tremplin. Point de civilisation sans conservation.»⁷

Si nous perdons la chaîne qui nous relie au passé, la barbarie régnera à nouveau, car elle est surtout un oubli. Cependant, nous n'aurons jamais la prétention d'arrêter la marche de l'histoire. Grâce à l'étude du passé et de la marche des événements, on peut prévoir l'évolution future du monde, mais seulement dans d'étroites limites. En faisant de la prospective, Reynold a toujours préféré craindre le danger de loin et l'affronter avec courage lorsqu'il se révèle imminent. Sa devise «être pessimiste dans la conception si l'on veut être optimiste dans l'action» explique nombre de ses mises en garde.

A une période à laquelle on commençait à dédaigner l'histoire militaire, il ne cesse de rappeler que les alliances confédérales poursuivaient d'abord un but de défense et que tous les progrès vers l'idée de nation se révèlent dans l'organisation des forces communes. La défense est génératrice d'institutions communes. Au XX^e siècle, «l'armée, c'est l'unité vivante de la Suisse, et (...) cette unité cesserait d'être vivante, (...) elle se désagrègerait sans l'armée, parce que la première idée, l'idée-germe de la Suisse, est une idée toute militaire: la défense commune (...) La paix ne nous est jamais donnée gratuitement. Elle ne nous est jamais donnée non plus d'une manière définitive. Elle est une création continue, journalière. Il faut la gagner d'abord, la conserver ensuite (...) Quand on n'a point l'armée de sa politique, on est bien obligé de faire la politique de son armée.»⁸

Les Suisses du service étranger n'ont pas cessé de collaborer à cette défense commune et d'apporter au pays les idées de l'Europe. Cette race de soldats que nous avons quelque peine à comprendre aujourd'hui, il ne faudrait pas croire qu'elle ne comprenait que des mercenaires incultes et barbares; au contraire, ce furent souvent des gens qui

⁷ *Formation de l'Europe*, t. III.

⁸ *Cercles concentriques*.

méritaient la dénomination d'«honnêtes hommes», au sens XVII^e siècle du terme, car ils pouvaient, bien mieux que leurs compatriotes restés au pays, s'affiner au contact des civilisations européennes.

N'allons pourtant pas confondre le patriotisme de Reynold avec un nationalisme étroit, car il ne cesse de soutenir que «la Suisse est trop petite pour se suffire à soi-même. La nature elle-même la rattache à l'Europe, elle parle les langues de ses trois grandes voisines, la civilisation latine et la civilisation germanique s'unissent en elle.»⁹

Des traits qui ne s'effacent pas...

«Un homme qui, en ses instants de découragement, se croyait incompris, dépaycé dans son propre pays, s'est approché de son miroir. En se penchant, il a vu apparaître au-delà de sa propre figure, un peu à l'arrière-plan, par cercles successifs et dans les ondulations instables de l'image, la silhouette de Cressier et la masse du Saint-Gothard, puis les contours spirituels de son époque et le profil idéal de sa patrie... Le grand Européen Gonzague de Reynold restera toujours un fils irrécusable de la Suisse. Son nom et son œuvre survivront, car il a lié son existence à des causes qui ne peuvent pas périr.» Cette belle formulation du professeur Georges de Plinval¹⁰ nous servira de conclusion.

H. de W.

⁹ *Mes mémoires*, t. III.

¹⁰ *La liberté*, 6-7 juillet 1963.

L'histoire est un orage qui passe, un orage entrecoupé d'éclatants rayons de soleil: et puis la lumière, de nouveau, s'éteint.

Mais tout en haut, sur le fond des nuages noirs, resplendit l'arc-en-ciel.

G. de Reynold
Formation de l'Europe